

CHRONIQUE

La Poesie contemporaine

ET JEANNE D'ARC

Tout le monde connaît les deux vers fameux par lesquels Villon, flou, volait et peut-être pire, mais grand poète à coup sûr, évoqua, le premier, la physionomie de Jeanne d'Arc dans la littérature française :

Et Jeanne, la bonne Lorraine
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen.

C'est dans la Ballade des Dames de Jadis insérée dans le *Grand Testament*, Jeanne d'Arc passait là parmi le cortège bariolé des plus illustres héroïnes païennes ou chrétiennes. Jeanne d'Arc avait été brûlée vive en 1431, année probable de la naissance de François de Montcorbier ou des Loges (on n'a jamais su !) qui s'appela Villon, du nom d'un chanoine qui le protégeait. Il apparaît ainsi que la destinée glorieuse et la mort tragique de la vierge patriotique n'avaient pas tardé à éveiller l'inspiration des poètes.

Depuis le *xv^e* siècle, ils ont été nombreux ceux qui, en vers français ou en hexamètres latins, exaltèrent le chevauchée épique et le martyre de la bergère de Domremy suscités pour être la salvatrice d'un peuple.

On doit à la vérité d'avouer que, rarement, même quand ils étaient animés des plus louables et des plus orthodoxes intentions, les poètes furent à la hauteur de l'entreprise. Le sujet les dépassait sans doute par tout ce qu'il contient à la fois d'inattendu, de grandeur merveilleuse et de sublime simplicité. Et puis, ce fut chez la plupart, une manière déplorable de vouloir, en souvenir des classiques épiques qui, haïssant leur mémoire trop servile, réalisaient l'impossible poème en douze chants.

La liste serait longue des noms et des œuvres qui échouèrent dans le généreux dessein de doter l'histoire littéraire de la véritable épopée nationale. Ils sont légion aussi les écrivains qui, sans davantage de succès, portèrent au théâtre le même sujet et songèrent à enlancer dans les limites restreintes d'une tragédie le grand drame dont le dénouement pathétique se couronne des flammes d'un bûcher.

Schiller, toutefois, à l'orée du *xix^e* siècle, mérita une mention spéciale pour ce fait qu'Allemand il fut trouver dans une pièce, dénuée d'ailleurs de vérité historique, quelques beaux accents lyriques en l'honneur de la *Pucelle d'Orléans*.

Les poètes français contemporains n'agissent pas autrement que leurs aînés. Au début du siècle dernier, Casimir Delavigne dut en partie sa réputation bien surfaite au genre d'attendrissement qu'il suscita autour de notre héroïne nationale. C'était en 1816. La quinzaine et la cinquième *Messénienne* disaient la vie et la mort de Jeanne d'Arc. On oria au génie, dans une heure d'enthousiasme. Tous nous avons appris et récité, voici trente ans, les strophes d'un poème qu'on nous assurait être un chef-d'œuvre lyrique :

A qui réservait-on ces apprêts meurtriers ?
Pour qui ces torches qu'on excite ?
L'airain serré tremble et s'agite.
D'où vient ce bruit lugubre ? Où courent ces
Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?
La foule était sur leurs traits
Sans doute l'honneur les enflamme.
Ils vont pour un assaut former leurs rangs
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme !.

Et le reste.
Aujourd'hui, tout cela est bien périmé et d'un convenu qui offense notre goût. Il n'est plus personne pour s'arrêter à ces phrases déclamatoires et pompeusement fades. On en jugerait autrement naguère. Et c'est ce qui donna l'idée à une grande dame de l'époque de faire plus vaste et mieux que les *Messénienne* et d'aborder à son tour le thème difficile.

Qui se souvient seulement de *Jeanne d'Arc*, poème par Mme de Choiseul, née princesse de Beaufremont, paru à Paris en 1829 ? Le livre fut pourtant accueilli avec assez de faveur et d'estime pour avoir deux éditions.

Mme la comtesse de Choiseul était toute fière, comme l'indique la préface, d'avoir écrit un poème épique en 12 chants. Les douze chants y étaient certes et longs et incurablement monotones, malgré la bonne volonté évidente de la Muse. Mais la poésie épique restait absente. C'était un récit historique circonstancié et versifié dans le style des proses de Mme Cottin.

Les poètes plus près de nous ont des desirs moins ambitieux. Ils se contentent d'un épisode de la vie de Jeanne d'Arc et il leur arrive de faire fleurir la légende en d'aimables vers.

Tel est le cas de François Coppée. Il y a dans les *Récits et Éléments* qui datent de 1878 une page qui apporte une heureuse contribution à la littérature inspirée par Jeanne d'Arc. C'est *Maison d'Épée* : elle est trop connue pour la citer ici.

Clovis Hugues, fougueux tribun socialiste et poète inspiré, avait été lui aussi ému par la sereine figure de Jeanne, conductrice d'hommes après avoir été conductrice de bœufs. Clovis Hugues a composé, à la gloire de la candide pastourelle, *La Chanson de Jeanne d'Arc*, un poème de geste qui couronna l'Académie Française.

On doit surtout à M. François Vié-Griffin, un des poètes notoires du symbolisme et l'un des représentants les plus convaincus du vers-librisme, un poème délicat d'une indiscutable fraîcheur et d'une rare poésie. Dans un recueil paru en 1903, *L'Amour Sacré*, et dédié à la pure mémoire d'une sœur disparue, M. Francis Vié-Griffin, en même temps qu'il disait les vertus de sainte Agnès, de sainte Eulalie de Mérida, de sainte Dominante de Braga, de sainte Margherita et Cortone, a célébré, par de neuves et souples images, celle que le peuple, comme le poète, nomme déjà Sainte Jeanne. Il l'égrit de la belle équipée de la vierge française, le long de la Loire, dans un joyeux et parfumé matin de Touraine :

Celle qui vint de Lorraine à cheval
Qu'en les Lys de France au Jardin de
Touraine

Ramenait au clair geste de sa main virgine,
En frissonnant traîne,
Comme d'un manteau d'ur derrière elle
L'armée sans roi dont Diez l'a faite reine ;
Et, sur le dais d'azur du firmament,
— Nusse d'or, peut-être, ou flottante ombre, à
La Victoire entr'ouvrait ses ailes éperdues
Et planait sur la plaine.

Le printemps s'éveillait dans l'aube tourmentée ;
Elle était pâle en son armure blanche, et
Elle portait au flanc une petite hache ;
Ses longs cheveux liés contre sa nuque mou
Puis s'épandait au vent et flottait en
Un page devant elle levait l'étendard blanc ;
On avait peint des lys dans la main des deux
Et Dieu, avec le monde entre ses mains,
Et derrière venait l'armée en avalanche.

On fait halte : un autel est dressé
sous les branches de mai et qui grouse
devant Dieu la foule émerveillée et, dit
le poète, le printemps virginal de la
guerrière faisait les âmes blanches.

Ce poème est très beau. Mais il est
dans la poésie contemporaine un écho
de Jeanne d'Arc qu'il faut connaître,
car il constitue un surprenant hommage
et le plus digne qui soit. C'est un son-
net que M. Alfred Austin, le poète au-
rét de l'Angleterre, a écrit à Reims
devant la cathédrale et la statue de la
martyre.

Voici la transcription littérale de ces
vers :

Déserte des batailles, avec la vierge épie —
Et la bannière sans tache, lorsque la France
ne servait — de rien toute la belle vaillance
casquée et cuirassée de fer — pour repousser
loin de son sol la horde étrangère — qui, à
travers les vignobles, les vallons et les ha-
meaux, se précipitait en torrents — tel, vaine
de sa seule innocence, tu es allée — les
comparses de la guerre et où la force brutale
avait failli — être victorieuse, tu élevas au
trône l'Oint du Seigneur. — Et que la France,
une fois de plus, ait à frapper et à chasser
de ses portes l'étranger et à forcer au recul
les peuples qui voudraient voler ses équi-
tables frontières — ce ne seront pas les in-
finies flammes des passions sangueuses —
— mais le cœur pur et la prière patriotique
— qui, de nouveau, seront son secours et sa
défense.

N'est-ce point là une des plus nobles
couronnes posthumes tendues vers la
femme qui est la claire incarnation des
lys et des espoirs de la patrie ?

Léon BOQUET.